

Le Médaillon d'Elie

Kouider Kaddouri

**Le Médaillon
d'Elie**

**Le Croissant et la Ménorah –
Tome 1**

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2021
ISBN : 978-2-312-08198-4

La conquête d'Oran

Oran, décembre 1508.

Le commandant Issa se réveilla tôt le matin du dimanche 17, jour de sa promenade hebdomadaire. Il se débarbouilla le visage, but deux gorgées d'eau à la cruche et enfila sa tenue : un saroual, une chemise ample et un gilet en cuir. Il se chaussa d'une paire de khoufs¹, se couvrit la tête d'une Cervelière et accrocha son sabre à la ceinture. Puis, il se regarda dans une glace.

Le miroir lui renvoya l'image d'un homme ravagé.

Issa allait sur la cinquantaine, mais il paraissait en avoir plus. Il portait une barbe blanche parsemée de poils roux. Elle lui dévorait le visage, ne laissant apparaître que le nez, des pommettes saillantes et un front hâlé et sillonné de rides. Seuls ses yeux d'un bleu clair brillaient d'intelligence. Même son corps, naguère charpenté et bourré de muscles, commençait à se rapetisser. Néanmoins, Issa gardait l'esprit vif et le pas alerte comme au premier jour de son arrivée à Oran, voilà dix-neuf ans de cela.

1. Bottes en cuir souple des cavaliers oranais.

Endeuillé par la perte cruelle de sa famille, décimée aux abords de Valence, Issa avait alors décidé de rompre les attaches avec son pays, l'Andalousie, et de s'installer à Oran. Pressé de partir, il avait rangé ses effets personnels dans une mallette, caché dix ducats dans l'ourlet de son pantalon et s'était dirigé vers Malaga. De là, il avait pris un bateau de réfugiés andalous en partance pour Oran ; et trois jours plus tard, il avait atterri au port de la cité.

Accueillis par des bénévoles, les compagnons de voyage d'Issa, dix familles d'artisans, avaient bénéficié de logis et d'emplois, chacun selon son savoir-faire et ses compétences. Quant à Issa, il avait eu la chance de tomber sur un ponton de la marine, un corsaire à la tête de cinq chebecs équipés de canons. En apprenant qu'Issa venait de désertier les troupes de Boabdil, mises en déroute par les Castellans, le forban lui avait proposé de se joindre à son groupe, un conglomérat de bandits formé d'Andalous et d'Oranais. Curieusement, Issa, qui éprouvait de l'aversion pour les pirates, il les soupçonnait d'avoir assassiné sa famille, avait accepté avec joie l'offre du chef corsaire. Celui-ci le conduisit le jour même à Mers El Kebir, le port des pirates, et le présenta au capitaine d'un de ses chebecs.

Habitué à des gens normaux, braves et accueillants, Issa tressaillit à la vue de ses nouveaux coéquipiers, des énergumènes aux habits bigarrés qu'ils avaient certainement récupérés sur les corps de leurs victimes. Ils portaient pour la plupart des

traces de blessures sur les bras et les jambes, et enveloppaient leurs têtes dans des turbans. D'horribles estafilades défiguraient les visages de certains, tandis que d'autres, éborgnés, cachaient la laideur de leurs orbites par des morceaux de tissu.

Armés de sabres et d'arquebuses, les pirates oranais suscitaient la peur et l'antipathie. Téméraires, ils écumaient la mer et s'aventuraient jusqu'aux terres de la rive nord de la Méditerranée, ne laissant derrière leurs passages que des pleurs et des désolations.

Reçu froidement par ses nouveaux collègues, Issa se montra aimable et courtois. Impassible, il vécut les premiers jours en leur compagnie sans réagir aux piques que lui envoyaient les plus malveillants d'entre eux.

Affecté à la barre, en aide au timonier, Issa s'appliqua aux manœuvres du bateau, le maniant à sa guise contre vents et marées. Aguerri par des années de combats en mer et sur la terre ferme, il se distingua dès les premières escarmouches entre son unité et la marine espagnole. Audacieux, il finit par forcer le respect et l'admiration de ses pairs et gagna la confiance de son chef qui, dix-huit mois plus tard, le désigna capitaine d'un chebec.

Multipliant les prouesses militaires, Issa s'illustra par la suite dans la prise d'un navire espagnol. La nouvelle de son exploit parcourut Oran, traversa les portes du sérail et parvint aux oreilles du gouverneur. Conseillé par l'un de ses proches, ce dernier promut

Issa au poste très convoité de commandant des gardes, une unité d'élite chargée de la défense de la cité.

Depuis, auréolé de gloire, Issa avait imposé un planning de garde et un entraînement régulier à ses troupes, cinq compagnies de fantassins et trois autres de cavalerie. En peu de temps, il avait su instaurer la discipline et élever l'esprit de combativité de ses hommes. Affermis, ils lui vouaient de l'estime et du respect. Mais, ils trouvaient étrange que leur chef se complût dans le célibat. Issa refusait de prendre femme et de fonder un foyer. D'ailleurs, depuis sa nomination à la tête des gardes, il logeait dans un trois-pièces d'une dépendance de la garnison. Il ne la quittait que pour faire des achats ou pour sa randonnée hebdomadaire.

Mais en ce dimanche, assailli par des soucis, il s'était réveillé plus tôt que d'habitude. Il endossa son burnous, ouvrit la porte intérieure de sa chambre et accéda à son cabinet, un bureau de vingt mètres carrés au sol marbré et aux murs peints à la chaux. Les lueurs du jour naissant, filtrées à travers une fenêtre à carreaux, en éclairaient l'intérieur meublé de quatre chaises sculptées, d'une table et d'une armoire en bois rustique.

Issa jeta un regard circulaire sur son espace de travail, et s'attarda sur le plan d'Oran accroché à l'un des murs de son cabinet. Il parcourut des yeux la ligne foncée qui délimitait le périmètre de la cité. Elle représentait le tracé des remparts. Issa en connaissait tous les détails. Il revit mentalement l'emplacement

des fortifications et les moyens de leur défense. Puis, il retira du fond de l'armoire une carte similaire où il avait porté des notes. Il la plia en quatre, la cacha sous son gilet et ouvrit la porte de son bureau.

Il se retrouva devant la cour de la garnison. Entourée de bâtisses couvertes de tuiles romaines, elle épousait la forme d'un rectangle. Accrochées aux façades, des lanternes à huiles l'éclairaient d'une lumière pâle.

Située en contrebas du palais du gouverneur, la caserne s'étendait de la muraille du port jusqu'au tiers de la voie principale qui reliait la porte sud de la cité à son entrée nord.

Alignés en rangs devant deux escaliers qui montaient du fond de la cour jusqu'au chemin de ronde, les soldats d'une compagnie s'apprêtaient à relever la garde. Munis d'échelles, leurs collègues d'une autre unité commençaient déjà à éteindre les lampadaires.

Issa resta un bon moment à observer ses hommes affairés à leurs tâches. Il leur avait appris le maniement des armes, enseigné les techniques de la guerre et inculqué les valeurs militaires.

Satisfait du travail qu'il avait accompli depuis sa nomination à la tête des gardes, il traversa la cour et s'arrêta devant les écuries. À sa vue, son aide de camp, un vieux conservateur, lui ramena un cheval sellé et lui manifesta sa révérence. Issa répondit au salut de son subalterne et enfourcha sa monture. Au même moment, emporté par la brise, le chant d'un

coq se propagea dans le ciel de la caserne. Immédiatement après, d'autres refrains repris par trois de ses congénères lui donnèrent la réplique, pendant que le muezzin entonnait l'appel à la prière.

Agacé par les non-dits de son aide de camp, celui-ci écarquillait les yeux, étonné que son chef ne fasse pas la prière avant de s'en aller, Issa réprima un juron et lança son cheval vers la sortie.

Taxé d'homme de peu de foi, il ne se rendait à la mosquée que les jours des fêtes religieuses et quelquefois le vendredi, Issa s'en moquait comme du dernier de ses soucis. À l'instar de la plupart des dignitaires du gouvernorat, il préférait s'adresser seul à Dieu. Peu lui importaient les lieux ou les heures ni les manières, avec lesquelles il entrait en communion avec le Seigneur.

Convaincu de sa bonne foi en Dieu, Issa parvint à dompter la fougue de son cheval et le dirigea au trot vers la porte sud de la cité. La voie principale était déserte. Seul un mareyeur, de retour du port, poussait sa charrette remplie de poisson. Rassuré par la présence d'Issa, le marchand remonta la venelle qui menait droit au souk. Il avait hâte à vendre sa poiscaille aux premiers détaillants et à rentrer chez lui. Vigilant, il avançait en scrutant la ruelle plongée dans le clair-obscur du petit matin, lorsque le grincement d'une porte le fit sursauter. Il se tourna par instinct vers la provenance du bruit et se réconforta en croisant le regard dolent d'un artisan qui venait d'ouvrir son apprentis. Se connaissant de vue, les

deux hommes échangèrent un hochement de tête en guise de salut. Puis, le poissonnier continua son chemin et le façonnier rentra dans son atelier.

D'habitude loquaces et chaleureux, les Oranais étaient devenus cafardeux et renfermés. Inquiets, ils limitaient leurs discussions à des bribes étouffées accompagnées de gestes lents ou de sourires mitigés. En effet, depuis des mois, un lourd silence, perturbé par le tintement régulier des marteaux battant le fer, régnait sur la cité.

Terrifiée par le risque d'une invasion castillane, Oran ouvrait ses forges et affûtait ses armes. Le jour, elle surveillait la mer, guettant les navires espagnols qui patrouillaient au large, et la nuit, elle se barricadait derrière ses murailles et priait pour son salut. Surprise par la chute de Mers El Kebir, tombée entre les mains des Castillans vers la fin de l'année 1505, elle avait envoyé des vagues de ses meilleurs hommes, dont les cavaliers d'Issa, pour les déloger. Hélas ! La plupart avaient péri vaillamment aux abords de la ville, défendue farouchement par les conquérants. Résignée à vivre avec un ennemi posté à quelques encablures de ses portes, Oran avait alors enterré ses morts et pansé ses blessures.

Et depuis, elle se préparait au pire. Elle encourageait l'invasion à tout moment.

Conscient de sa responsabilité dans la défense de la cité, Issa n'avait pas changé ses habitudes pour autant. Il avait une confiance mesurée en ses hommes et en leur capacité à respecter ses consignes

en son absence. Ce pour quoi il continuait ses randonnées hebdomadaires comme si de rien n'était.

Mais, depuis des mois, Issa ne rêvait que des plaines de Valence. La nostalgie de l'Andalousie avait fini par le ronger ; et il décida de profiter de sa journée de promenade pour rencontrer quelques-uns de ses compatriotes.

Impatient, il éperonna son cheval et franchit la porte sud de la cité, encore endormie sous un léger brouillard. Il longea les murailles et s'enfonça rapidement dans le maquis.

Après une demi-heure d'une chevauchée à rythme soutenue, Issa arrêta sa monture essoufflée à mi-chemin du sommet de l'Aïdour². Puis, il se retourna et jeta un regard sur le trajet parcouru.

Le soleil se levait, la brume s'évaporait, et Oran se réveillait. Telle une jeune femme ensommeillée, Oran s'étirait les bras, les cheveux ébouriffés, le corps allongé contre le giron de la montagne et les pieds plongés dans les eaux du port.

Protégée de remparts, Oran paraissait imprenable. Mais par mesure de sécurité, les autorités lui avaient déjà assigné une unité de gardes, commandée depuis lors par Issa. Persuadées que le danger viendrait de la mer, elles avaient alors renforcé leur flotte marine et omis d'ériger des postes d'observation dans la montagne.

2. Nom de la montagne qui domine la ville d'Oran. Elle culmine à 432 mètres d'altitude.

Pourtant, de l'avis d'Issa, le relief accidenté de la colline pourrait bien servir de passage à une armée qui projetterait de prendre Oran à revers. En effet, en avançant sous le couvert d'une végétation tachetée de pins et de cèdres, l'ennemi parviendrait jusqu'aux pieds des murailles sans se faire remarquer. Il aurait ainsi le temps de poser ses mines et envahir Oran par surprise. D'ailleurs, dès sa prise de fonction, Issa redoutait une intrusion militaire de ce côté-ci de la montagne. Il avait même fini par en parler à ses supérieurs. Mais, obsédés par une probable attaque d'Oran par les navires espagnols, ils ne lui avaient pas accordé l'attention voulue.

Prévoyant, Issa avait tout de même parcouru le terrain, repéré les sentiers, les talwegs et les monts ; et après les avoir mémorisés, il les avait positionnés sur la carte d'Oran, celle-là même qu'il portait cachée sous son gilet. Comme pour s'en assurer, Issa passa sa main sur son torse et sentit le froissement du document en question. Satisfait, il talonna son cheval et reprit son chemin.

Du haut de l'une des falaises de l'Aïdour, perché sur le bord de son nid, un aigle royal explorait le maquis, pendant qu'Issa remontait la piste qui serpentait vers le sommet. Bien qu'absorbé dans ses pensées, Issa gardait l'œil ouvert et l'oreille tendue aux bruissements de la garrigue. Par instinct, il leva les yeux et vit le rapace qui prenait son envol et s'élevait majestueusement dans le ciel. Le prédateur déploya ses ailes et commença à tourner au-